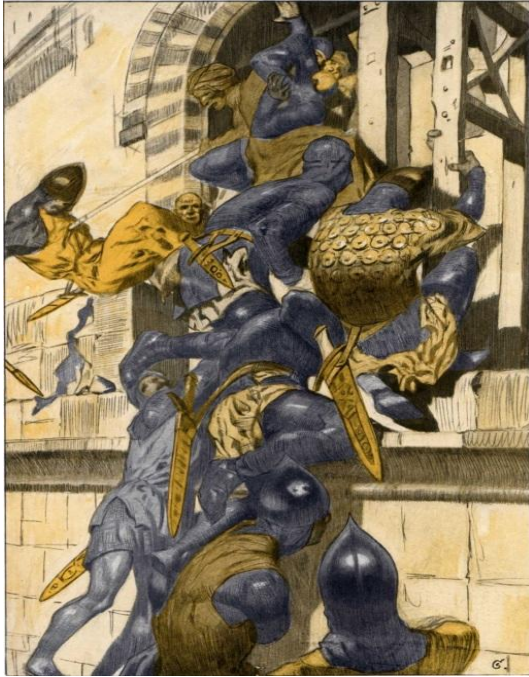


Roland et Olivier

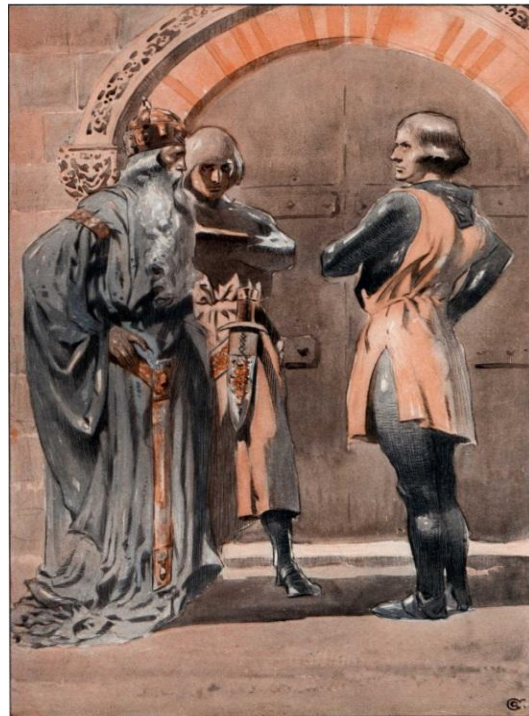
Deux amis dans la bataille

Récit tiré de *La Chanson de Roland*, chanson de geste anonyme



Depuis sept ans, l'empereur Charlemagne est en Espagne et fait conquête sur conquête. Marsile, le chef des Sarrasins, fait semblant de se rendre, pour renvoyer les Français chez eux.

Roland, le neveu de Charles, veut aller chez Marsile pour négocier la reddition des Français, mais Olivier, son ami, le met en garde contre son humeur sanguine.



C'est finalement Ganelon, puissant seigneur français, qui se charge de l'ambassade. Jaloux de la faveur de Roland, le félon conclut un arrangement avec Marsile. Quand l'armée de Charles franchira les cols pour s'en retourner en France, les Sarrasins tendront une embuscade à son arrière-garde, conduite par Roland. La bataille aura lieu au col de Roncevaux.

I – Roland le preux et Olivier le sage

1. Les païens s'armèrent de hauberts à triple épaisseur de mailles, lacèrent leurs solides heaumes de Saragosse, ceignirent des épées d'acier viennois. Ils avaient de beaux écus, des épieux de Valence et des étendards blancs, bleus et vermeils. Montés sur leurs destriers, ils chevauchaient en rangs serrés. Clair était le jour et beau le soleil : toutes les armures flamboyaient de mille feux. Mille clairons retentirent, pour que le spectacle soit plus beau. Le bruit était si grand que les Français l'entendirent.

Olivier dit à Roland : « Seigneur et compagnon, je crois, que nous allons devoir combattre les Sarrasins. » Roland répondit avec impatience : « Ah ! que Dieu nous l'accorde donc ! » S'adressant à ses hommes, il cria : « Que chacun veille à frapper de grands coups, afin qu'on ne fasse pas de chanson méchante sur notre compte ! Les païens sont dans leur



tort, et les chrétiens dans leur droit ! »

2. Pendant ce temps, accompagné d'un de ses hommes, Olivier était monté sur une hauteur. Il regarda sur sa droite, à travers une vallée recouverte d'herbe verte et vit venir l'armée des païens. Il héla Roland :

« Je vois venir un troupe gigantesque du côté de l'Espagne. Il y a des hauberts qui brillent et des heaumes qui flamboient ! Ces guerriers plongeront nos Français dans la douleur. Je suis sûr que Ganelon était au courant, le félon, le traître ! C'est lui qui nous désigna devant l'empereur.

— Tais-toi, Olivier, répond Roland ! C'est mon beau-père. Arrête de l'accuser ! »

3. Du haut de son rocher, Olivier voyait maintenant distinctement le royaume d'Espagne et les Sarrasins qui étaient assemblés en si grand nombre. Leurs heaumes aux pierres serties d'or brillaient, ainsi que leurs écus, leurs hauberts bleutés, leurs épieux et leurs étendards dressés. Il ne pouvait

même pas faire le compte de leurs bataillons, tant ils étaient nombreux. Tout au fond de lui, ce spectacle le terrifiait. Le plus vite possible, il dévala la pente, rejoignit les Français, et leur raconta tout :

« J'ai vu les païens. Jamais nul homme sur terre n'en vit davantage. Devant nous, ils sont bien cent mille ! Vous allez avoir une bataille comme il n'y en eut jamais. »

4. Puis il dit à Roland : « Les païens viennent en force, et il me semble que nos Français sont bien peu. Roland, mon compagnon, sonne donc de ton olifant : Charles l'entendra, et son armée reviendra en arrière. Sonne de ton olifant ! » Roland répondit : « Ce serait une folie ! En douce France, j'y perdrais ma gloire. Je vais frapper de grands coups avec mon épée Durendal. Tu pourras voir sa lame couverte de sang. Je te le jure, tous ces païens sont destinés à mourir !

— Sonne de ton olifant, pour l'amour de Dieu ! Je les ai les ai vu, moi, les Sarrasins d'Espagne ! Eh bien, sache que les vallées et les monts en sont couverts, et les collines et toutes les plaines. Grandes sont les armées de ce peuple étranger, et bien petite notre troupe !

— Plus ils sont nombreux, plus mon ardeur augmente ! »

Roland était preux ; Olivier, lui, était sage. Mais tous deux étaient d'un courage extraordinaire. Une fois à cheval et en armes, jamais ils n'auraient esquivé une bataille par peur de la mort. Les deux comtes étaient braves, et c'est pour cela que leurs paroles étaient si pleines de vigueur.

5. Les païens félons chevauchaient furieusement. « Roland, s'écria Olivier, voici les premiers qui arrivent ! Ceux-ci sont près de nous, mais Charles est trop loin ! Par malheur, tu n'as pas daigné sonner de ton olifant. Si le roi était là, nous ne serions pas en péril. Regarde là-haut vers les cols d'Espagne. Tu vois bien que l'arrière-garde est dans une situation pitoyable ! Ceux qui en font partie aujourd'hui ne se battront plus jamais.

— Ne dis pas de telles folies ! répondit Roland. Maudit soit le cœur qui prend peur dans la poitrine ! Nous tiendrons fermement, à cette place : c'est nous qui porteront les coups et iront dans la mêlée. »

6. Roland voyait qu'une bataille allait vraiment avoir lieu. Il devint plus féroce que le lion ou le léopard. Il fit un discours aux Français et à Olivier, assemblés devant lui : « Seigneurs barons, et toi, mon ami, ne parlez plus ainsi ! L'empereur, qui laissa les Français à l'arrière-garde, a choisi personnellement les vingt mille que nous sommes. Il savait bien que pas un ici n'est un lâche. Olivier, frappe de ta lance, et moi, je frapperai de Durendal, ma bonne épée, que le roi que me donna. Si je meurs, celui qui la récupèrera pourra dire que ce fut l'épée d'un noble vassal. »

7. Les Français descendirent tous de cheval, se prosternèrent contre terre et se firent bénir par l'archevêque Turpin. Puis ils se redressèrent comme un seul homme, et remontèrent sur leurs rapides destriers, armés de pied en cap et parés au combat.

Le comte Roland appela Olivier : « Seigneur, mon compagnon, c'est vous qui aviez raison. Ganelon nous a tous trahis. Pour cela, il a sans doute reçu de l'or, des biens, des deniers en salaire. Puisse l'empereur nous venger ! Mais si le roi Marsile a conclu un marché à nos dépens, c'est à coups d'épée qu'il va falloir lui rendre la monnaie de sa pièce ! »



II – Au plus fort de la mêlée

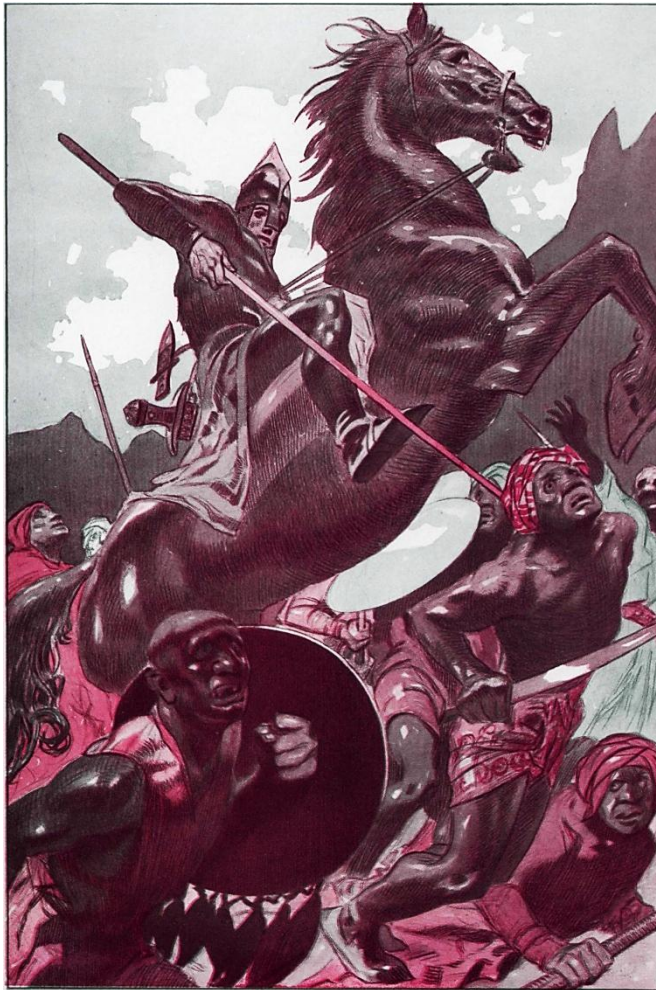
1. Roland passa les cols d'Espagne sur Veillantif, son bon et rapide cheval. Et voici que le baron brandit son épéu. Il en tourna le fer vers le ciel. À la pointe était lacé un gonfannon tout blanc, dont les franges battaient jusqu'à ses mains. Il avait le corps bien fait, le visage clair et souriant. Son compagnon venait à sa suite, et ceux de France le proclamèrent d'une seule voix comme leur protecteur. Il regardait en direction des Sarrasins d'un air menaçant, puis vers les Français, humble et affectueux, et leur parla avec beaucoup d'égards : « Seigneurs barons, doucement, au pas ! Ces païens cherchent à se faire massacrer. Avant ce

soir nous aurons gagné un beau et riche butin : nul roi de France n'en eut jamais d'une telle valeur. » Comme il parlait ainsi, les armées se joignirent.

Olivier dit à Roland : « Je n'ai pas le cœur à parler. Puisque tu n'as pas daigné sonner de ton olifant, Charles te fait bel et bien défaut. Il n'est pas au courant de la bataille. Ce n'est donc pas sa faute. Ceux qui sont là n'y sont pour rien non plus. — Chevauchez donc du mieux que vous le pouvez, seigneurs barons ! tenez bon sur le champ de bataille ! Par Dieu, je vous en prie, frappez de tout votre cœur, et rendez coup pour coup ! Et n'oublions pas le cri de guerre de Charles. » À ces mots, les Français crièrent : « Montjoie ! » Puis ils chevauchèrent fièrement, piquant des éperons pour aller plus vite, et allèrent frapper l'ennemi. Qu'avaient-ils d'autre à faire ? Les Sarrasins les reçurent sans trembler.

2. Il y avait là un duc, nommé Falsaron. C'était le frère du roi Marsile. Sous le ciel, il n'y avait pas de traître plus endurci. Si large était son front qu'entre les deux yeux, on pouvait mesurer un bon demi-pied. Il sortit de la foule des guerriers, s'exposa aux coups et poussa le cri de guerre des païens. Furibond, il injuria les Français : « En ce jour, la douce France perdra son honneur ! » Olivier l'entendit, et entra dans une grande colère. Il piqua son cheval de ses éperons dorés, et alla le frapper comme un vrai baron. Il brisa son bouclier et déchira son haubert. Il frappa si fort qu'il lui enfonça dans le corps les pans de son gonfanon. Puis il l'abattit des arçons, mort, de toute la longueur de sa lance. Il regarda à terre, voyant cette canaille étendue. Alors il lui dit vivement : « De vos menaces, misérable, je me moque ! Frappez, Français, car notre victoire sera complète ! Montjoie ! »

3. Le combat battait son plein. Les douze pairs enchaînèrent les duels, tuant les plus fiers guerriers sarrasins. Le comte Roland chevauchait à travers tout le champ de bataille. Il tenait Durendal, qui tranche et taille bien. Des Sarrasins, il faisait un affreux carnage. Ah ! si vous l'aviez vu les jeter morts l'un sur l'autre, et le sang pourpre se répandre sur le sol ! Son haubert en était tout ensanglanté, ainsi que ses deux bras et son bon cheval, de l'encolure jusqu'aux épaules. Et Olivier n'était pas en reste quand il s'agissait de donner des coups, ni les douze pairs, ni les Français, qui frappaient à coups redoublés. Les païens mouraient, d'autres s'évanouissaient. Et les Français criaient « Montjoie ! »



4. Olivier chevauchait à travers la mêlée. Il ne lui restait plus qu'un tronçon de lance, brisée à force de coups. Il alla frapper un païen, Malsaron. Il brisa son bouclier, couvert d'or et de fleurs, lui fit sauter les deux yeux de la tête, et la cervelle de son adversaire tomba jusqu'à ses pieds. Il l'abattit, mort, ainsi que sept cents des siens. Puis il tua Turgis et Esturgot. Mais sa lance finit par se briser et se fendit jusqu'à son poing. Roland lui lança : « Compagnon, que fais-tu ? Dans une telle bataille, je ne veux pas qu'on se batte avec un bâton. Il n'y a que le fer et l'acier qui valent. Où est donc ton épée, la fameuse Hauteclaire ? Sa garde est en or, son pommeau de cristal. — Je n'ai pas eu le temps de la tirer, lui répondit Olivier. J'avais tant de besoin ! »

Olivier tira sa bonne épée, comme l'avait tant réclamée son compagnon Roland. Et il lui montra comme il s'en servait. Il frappa un païen, Justin de Valferrée, lui partagea la tête par le milieu. Du même coup, il trancha son corps, sa cuirasse bleutée, et sa bonne selle, dont les gemmes sont serties d'or. À son cheval, il fendit l'échine. Il les abattit mort devant lui sur le pré. Roland dit : « Je te reconnais là, frère ! Si l'empereur nous aime, c'est pour de tels coups ! » De toutes parts, on a crié « Montjoie ! ».

5. La bataille était merveilleuse et pénible. Roland et Olivier y frappaient à tour de bras. L'archevêque y rendait plus de mille coups et les douze pairs n'étaient pas en reste, ni les Français, qui frappaient tous ensemble. Les païens mouraient par centaines et par milliers. Sur les cent mille, il n'y avait pas deux survivants. Les Français allèrent et venaient à travers le champ de bataille vide et recherchaient les leurs. Ils versaient des larmes de douleur et de pitié, sur leurs parents morts, du fond du cœur, avec amour. C'est alors que surgit contre eux, au milieu de la vallée, le roi Marsile, avec sa grande armée.

III – Une défaite annoncée

1. Marsile avait formé et compté vingt bataillons, dont brillèrent les heaumes aux pierreries serties dans l'or, et les écus, et les cuirasses bleutées. Sept mille clairons sonnèrent la charge : grand est le bruit par toute la contrée. Roland dit à Olivier : « Mon compagnon, mon frère, Ganelon le félon a juré notre mort. Nous aurons une rude et dure bataille. Jamais personne n'aura vu un pareil affrontement. J'y frapperai de Durendal, mon épée, et toi, tu frapperas de Hauteclaire. Nous les avons portées en tant de terres ! Nous avons gagné tant de batailles grâce à elles ! Il ne faut pas que l'on fasse de chanson pour se moquer d'elles. »

En arrivant sur le champ de bataille, Marsile vit que les siens s'étaient faits massacrés. Il fit sonner ses cors et ses buccins, puis chevaucha au milieu de sa grande armée. Les païens étaient en si grand nombre que les champs en étaient couverts de toutes parts. Les Français appelèrent Olivier, Roland et les douze pairs pour qu'ils les en défendent.

2. Un Sarrasin s'avança. C'était Climborin, roi de la moitié de Saragosse, monté sur son cheval Barbamouche, qui galopait plus vite qu'un épervier ou qu'une hirondelle. Il l'éperonna avec rage, lui lâcha la bride et alla frapper Engelier de Gascogne. Ni son écu ni sa cuirasse ne purent le protéger. Le païen lui plongea la pointe de son épieu dans le corps. Il appuya à fond : le fer en entier le traversa de part en part. De toute la longueur de sa lance, il l'abattit à la renverse dans le champ, puis s'écria : « Ces misérables sont bons à tuer ! Frappez, païens, pour rompre leurs rangs ! » Les Français gémirent : « Mon Dieu ! Quelle douleur de perdre un homme si valeureux ! »

Le comte Roland appela Olivier : « Voilà qu'Engelier est mort. Nous n'avons pas de chevalier plus valeureux. » Le comte répondit : « Que Dieu me permette de le venger ! » Il piqua son cheval de ses éperons d'or pur. Il dressa Hauteclaire, dont l'acier était couvert de sang. Il alla frapper le païen, assénant son coup de toutes ses forces. Le Sarrasin tomba et les démons emportèrent son âme en Enfer. Puis il tua le duc Alphasien, trancha la tête à Escababi et désarçonna sept cavaliers arabes. Roland dit : « Mon compagnon est en colère ! Ses prouesses valent autant que les miennes. » D'une voix puissante, il cria : « Frappez, chevaliers ! »

3. Malgré ces exploits, nombreux sont les guerriers français qui moururent submergés par le nombre, épuisés. Tous se lamentaient en constatant qu'ils étaient en train d'avoir le dessous. Le comte Roland serrait son épée dans son poing, sanglante. Il avait bien entendu que les Français se décourageaient. Sa douleur était si grande qu'il croyait que son cœur allait se fendre en deux. La bataille incroyable se faisait plus précipitée. Les Français y frappaient avec violence et fureur. Ils tranchaient les poings, les flancs, les échine,

transperçaient les vêtements jusqu'aux chairs vives. Le sang pourpre ruisselait sur l'herbe verte.

Durs étaient les coups, rude était la mêlée. Quelle détresse parmi les chrétiens ! Si vous aviez vu Roland et Olivier frapper, tailler de l'épée ! Aux quatre premiers assauts, les Français l'emportèrent. Le cinquième fut pour eux pénible et rude. Les chevaliers français furent tous tués, sauf soixante que Dieu avait épargnés. Avant de mourir, ils vendraient très cher leur peau !

IV – Le cor de Roland

1. Le comte Roland vit que les siens étaient en train de se faire massacrer. Il appela Olivier : « Qu'en penses-tu ? Vois tant de vaillants guerriers qui gisent là, contre terre ! Olivier, mon frère, comment pourrions-nous faire ? Comment avertir Charles ?

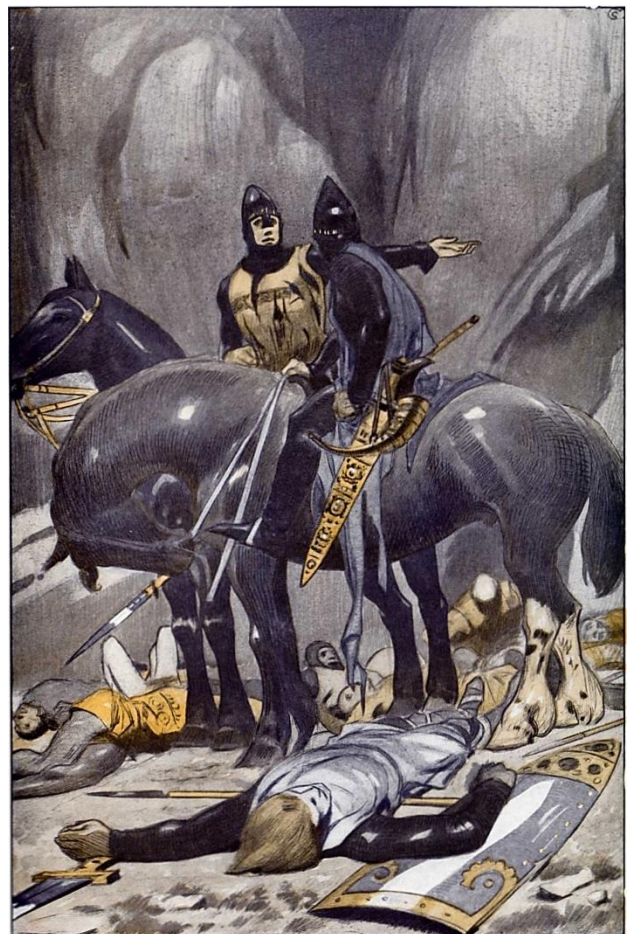
— Comment ? Je ne sais pas. De toute façon, j'aime mieux mourir qu'encourir une telle honte !

— Je sonnerai de l'olifant, et Charles l'entendra, même s'il est en train de franchir les cols. Je te le jure, les Francs reviendront.

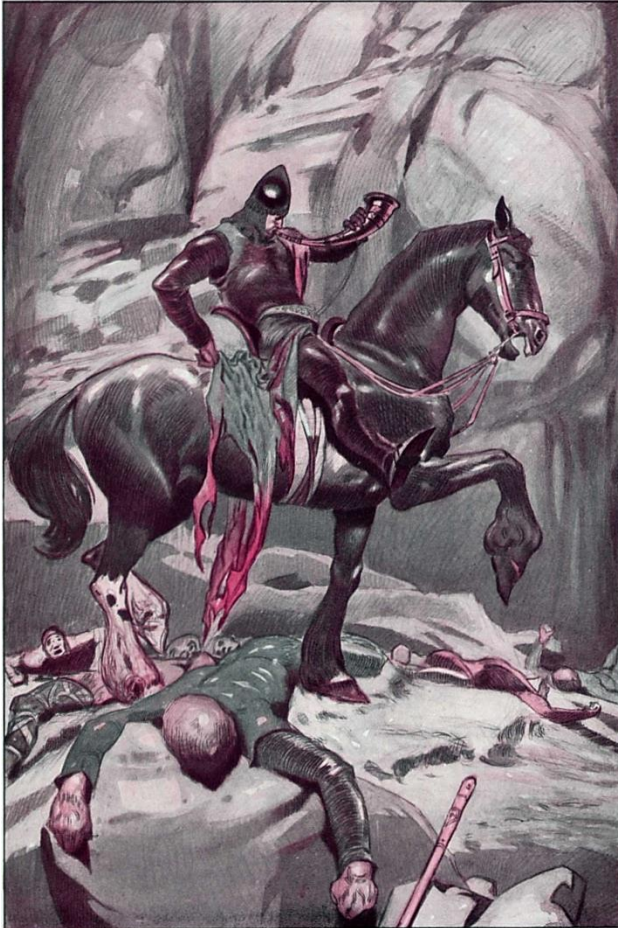
— Roland, quand je t'ai demandé de le faire, tu n'en as rien fait. Je ne vais pas maintenant te donner mon accord ! Si le roi avait été avec nous, nous aurions subi moins de pertes. Si vous soufflez dans votre cor, ce ne sera pas l'acte d'un homme vaillant ! Je te le jure, si je peux revoir ma noble sœur Aude, je ne te laisserai pas l'occasion de t'allonger près d'elle et de la prendre dans tes bras ! — Mais tes deux bras sont déjà couverts de sang ! »

Le comte répondit : « C'est que j'ai frappé de beaux coups. »

2. Puis, troublé, Roland reprit : « Pourquoi, te mettre en colère contre moi ? » Et Olivier répondit : « Compagnon, c'est de ta faute, car une vaillance réfléchie et la folie



furieuse sont deux choses bien différentes. Mieux vaut être mesuré que téméraire. Si les Français sont morts, c'est par ta légèreté. Si tu m'avais fait confiance, Charles serait revenu, et cette bataille, nous l'aurions gagnée. Le roi Marsile eût été capturé ou tué. Tes exploits, Roland, c'est pour notre malheur que nous les avons vus. Vous allez mourir et la France sera déshonorée. Aujourd'hui prend fin notre loyale amitié. Avant ce soir, avec douleur nous nous séparerons. »



3. Finalement, Roland mit l'olifant à ses lèvres. Il le colla bien contre sa bouche et sonna de tout son souffle. Hauts sont les monts, et longue le son du cor. On l'entendit résonner à plus de trente lieues. Charlemagne et son armée se demandèrent de quoi il s'agissait. Certainement, il y avait une bataille à l'arrière garde ! Le comte Roland, à grand effort, très douloureusement, sonnait son olifant. Par sa bouche jaillit un sang pourpre. Sa tempe se rompit. Ainsi se répandait au loin le son de son cor. Charles l'entendait distinctement, alors qu'il était en train de franchir les cols : « Ce cor a longue haleine ! Un baron est en train de se tuer, à souffler ainsi. Il est en train de livrer bataille, j'en suis sûr. Armez-vous, lancez votre cri de guerre et secourez vos compagnons ! Vous entendez bien que Roland est désespéré ! »

L'empereur rassembla les barons de son armée. Ils chevauchèrent à toute vitesse en direction de Roland, le soleil du soir faisant briller leurs cuirasses. Les clairons répondaient avec colère à l'appel de l'olifant. Charles chevauchait, plein de courroux, sa longue barbe blanche étalée sur sa cuirasse. Tous espéraient rejoindre Roland et donner de grands coups à ses côtés. Mais à quoi bon ? Ils avaient trop tardé.

V – Les amis séparés

1. Roland contemplait les flancs des montagnes, les pentes des collines, tous couverts de cadavres français. Il pleurait. Puis, se reprenant : « Olivier, mon frère, dit-il, je ne dois pas

te faire défaut. Je mourrai de douleur, si rien d'autre ne me tue. Sire compagnon, allons frapper encore. » Il retourna à la bataille, brandissant Durendal, et frappa en vaillant.

2. Voici que Marsile venait contre eux. Il montait son cheval, Gaignon. Il l'éperonna bien et alla frapper Bevon, qui était le seigneur de Dijon et de Beaune. Il brisa son écu, rompit son haubert et l'abattit mort, sans qu'il fût besoin de redoubler son coup. Puis il tua Yvoire et Yvon et avec eux Gérard de Roussillon. Le comte Roland n'était pas bien loin. Il dit au païen : « Que Dieu te maudisse ! Tu as bien tort de me tuer mes compagnons ! Tu me le paieras avant que nous nous séparions et tu vas apprendre le nom de mon épée. » D'un coup d'épée, il lui trancha le poing droit, puis il coupa la tête de Jurfaleu le Blond, le fils du roi Marsile. Les païens s'écrièrent : « Charlemagne nous a mis de tels félons sur cette terre qu'ils ne videront pas le champ, dussent-ils mourir. Fuyons ! » À ces mots, cent mille d'entre eux s'en allèrent. On a beau les rappeler, ils ne reviendraient pas.

3. Mais à quoi bon ? Si Marsile s'était enfui, son oncle était resté, Marganice, calife de Carthage et d'Éthiopie. Ses guerriers sont plus noirs que l'encre. Leurs nez sont grands, leurs oreilles larges. Ils sont au total plus de cinquante mille. Ils lancent leurs chevaux hardiment, avec fureur, hurlant le cri de guerre des païens. Alors Roland dit : « Ici nous recevrons le martyr. Je sais bien maintenant que nous n'avons plus guère à vivre. Mais la honte soit sur celui qui ne vendra cher sa vie ! Frappez, seigneurs, de vos épées fourbies, et défendez et vos morts et vos vies ! Quand Charles viendra sur ce champ et qu'il verra quelle massacre nous aurons fait des Sarrasins, et que, pour un des nôtres, il en trouvera quinze de morts, il ne pourra que nous bénir. » Olivier dit : « Maudit soit le plus lent ! » A ces mots les Français foncent dans la mêlée.

4. Quand les païens virent qu'il restait peu de Français, ils éprouvèrent entre eux orgueil et réconfort. Le calife montait un cheval fauve. Il le piqua fortement de ses éperons dorés, frappa Olivier par derrière, en plein dos. Il fendit son haubert brillant. Son épéu transperça la poitrine et ressortit.

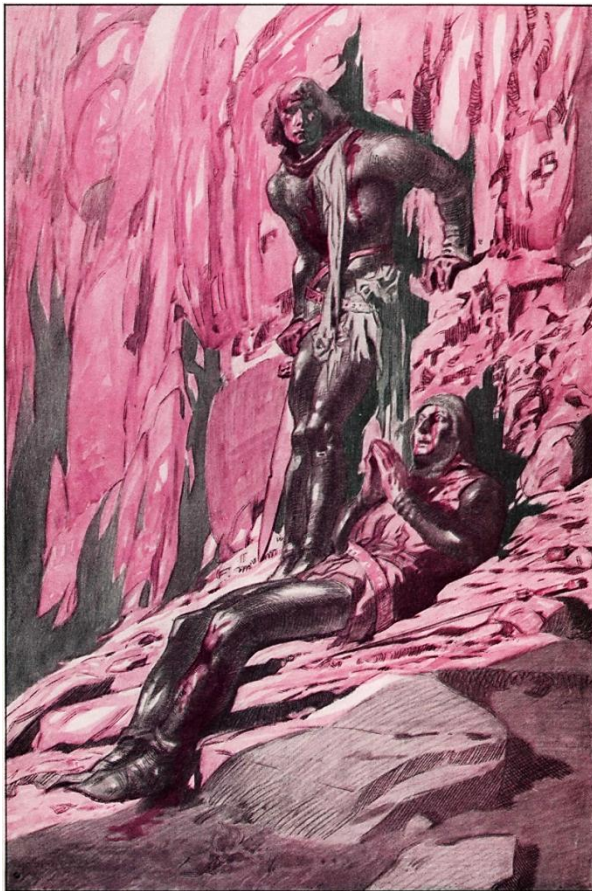
Olivier sentit qu'il était frappé à mort. Il brandit Hauteclaire et frappa Marganice sur son heaume d'or pointu. Il en fit sauter à terre les fleurons et les cristaux, lui fendit la tête jusqu'aux dents de devant, et en ressortit sa lame, l'abattant mort. Puis il appela Roland pour qu'il l'aide.

Olivier sentait qu'il était blessé à mort. Jamais il n'arriverait à se venger suffisamment. Au plus fort de la mêlée, il frappait en vrai baron. Il taillait en pièces les lances et les boucliers, les pieds et les poings des guerriers, les selles et les flancs des chevaux. Qui l'aurait vu démembrer les Sarrasins, jeter les morts les uns sur les autres, pourrait se rappeler ce qu'est un bon chevalier. Malgré sa blessure, il prenait soin de ne pas oublier le cri de guerre de Charles : « Montjoie ! » criait-il, haut et clair. Il appela Roland, son ami et son pair : « Seigneur compagnon, rapproche-toi de moi ! Aujourd'hui, nous serons séparés douloureusement. »

5. Roland regarda Olivier au visage : il était blême et livide, décoloré, tout pâle. Son sang pourpre coulait le long de son corps. Sur le sol tombaient les caillots. « Dieu ! dit le comte, je ne sais plus quoi faire. Sire compagnon, votre vaillance vous a été fatale ! Jamais personne ne te vaudra. Ah ! douce France, comme tu resteras aujourd'hui dégarnie de bons vassaux, humiliée et déchue ! L'empereur y perdra beaucoup. » À ces mots, il s'évanouit sur son cheval.

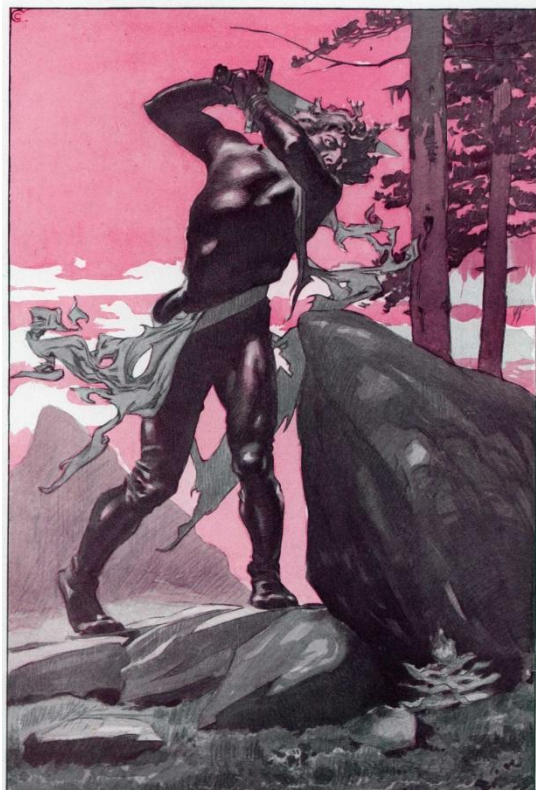
Voilà donc Roland évanoui sur son cheval, et Olivier qui était blessé à mort. Il avait tant saigné que sa vue se troubla. Il n'y voyait plus assez clair pour reconnaître, de loin ou de près, homme qui vive. Rencontrant son compagnon, il le frappa sur son heaume couvert d'or et de gemmes, qu'il fendit du sommet jusqu'au nasal. Mais il n'a pas touché la tête. Atteint par ce coup, Roland le regarda et lui demanda doucement : « Sire compagnon, le fais-tu exprès ? C'est moi, Roland, qui t'aime tant ! » Olivier dit : « Maintenant je t'entends parler. Je ne te vois pas. Que notre Seigneur, lui, te voie ! Je t'ai frappé ? Il faut que tu me pardonne.

— Tu ne m'as pas fait mal. Je te pardonne, ici et devant Dieu. » À ces mots, l'un vers l'autre ils s'inclinèrent. Malgré cette amitié, les voici séparés.



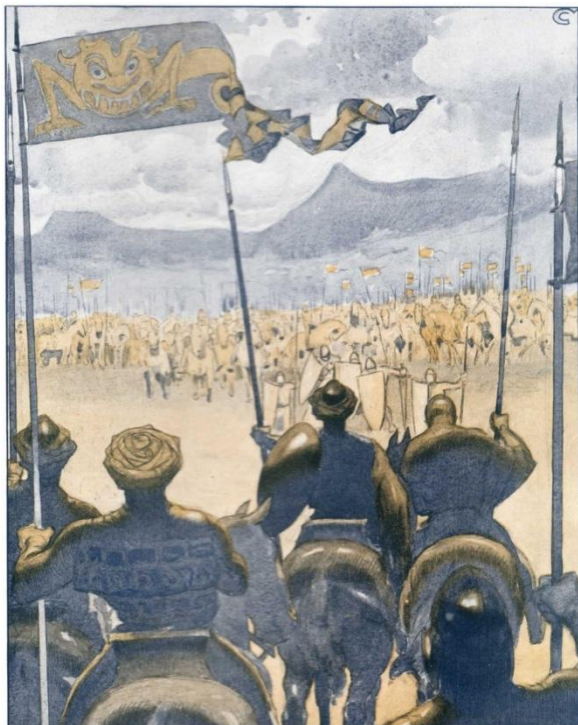
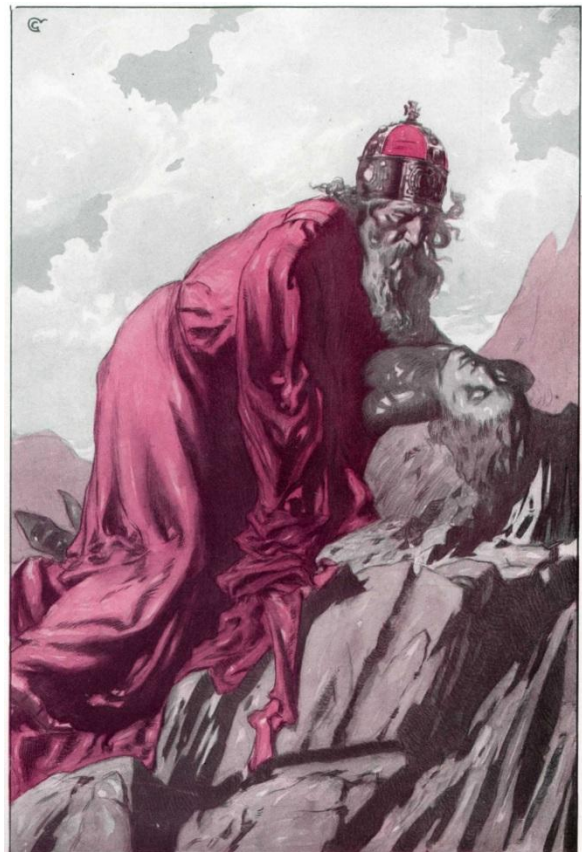
6. Olivier sentit que la mort l'étreignait. Ses deux yeux se révulsaient dans leurs orbites, il n'entendit plus et ne vit plus rien. Il descendit de cheval et se coucha contre terre. D'une voix forte, il confessa ses péchés, tendant ses mains jointes vers le ciel. Il pria Dieu de le recevoir au paradis, et lui demanda de bénir Charles, la douce France et, par-dessus tous les hommes, Roland, son compagnon. Son cœur s'arrêta, son heaume retomba sur sa poitrine. De tout son corps, il s'écroula contre terre. Le comte était mort. Le preux Roland le pleura et gémit. Jamais vous n'entendrez sur terre un homme plus affligé.

Roland voyait que son ami était mort, et qu'il gisait étendu, face contre terre. Très doucement, il lui dit adieu : « Seigneur compagnon, ta hardiesse t'a apporté le malheur ! Nous fûmes ensemble et des années et des jours : jamais tu ne me fis de mal, jamais je ne t'en fis. Puisque tu es mort, il m'est douloureux de vivre. » À ces mots, le marquis s'évanouit sur son cheval, qu'il nommait Veillantif. Ses étriers d'or fin le maintinrent en selle. De quelque côté qu'il penchât, il ne pouvait tomber.



Blessé à mort, Roland tente de briser Durendal sur un rocher, pour empêcher qu'elle n'entre en possession d'un Sarrasin. C'est la pierre qui se brise.

Charlemagne arrive trop tard. Il pleure sur le corps de son neveu, ainsi que toute l'armée. Il s'agenouille pour prier Dieu de lui laisser suffisamment de lumière pour venger Roland. Quand il se lève, le soleil s'est arrêté.



Avec l'armée française, il galope à toute allure pour rejoindre l'armée sarrasine. Arrivé dans une plaine, il retrouve ses ennemis, qui lui font face pour une ultime bataille.

Adaptation : Pierre Jacolino